

*L'histoire et ses méthodes. Recherche, conservation et critique des témoignages. Sous la direction de Charles Samaran de l'Institut, Encyclopédie de la Pléiade, 1961. xiii-1771 p.*

Jacques Guoin

Volume 18, numéro 2, septembre 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302369ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302369ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guoin, J. (1964). Compte rendu de [*L'histoire et ses méthodes. Recherche, conservation et critique des témoignages. Sous la direction de Charles Samaran de l'Institut, Encyclopédie de la Pléiade, 1961. xiii-1771 p.*] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 18(2), 283–285. <https://doi.org/10.7202/302369ar>

*L'histoire et ses méthodes*, recherche, conservation et critique des témoignages; sous la direction de Charles Samaran, de l'Institut; Encyclopédie de la Pléiade, 1961, xiii-1771 pages.

Ce volume, qui réunit les textes des plus éminents spécialistes français de la science historique et des sciences auxiliaires de l'histoire, devrait devenir la bible de tout historien canadien-français soucieux de perfectionner son métier. Du moins, l'une de ses bibles, car il en existe bien d'autres, assurément, et dans plusieurs langues autres que le français, comme le révèle la savante bibliographie que publie dans la *Revue* depuis quelque temps M<sup>lle</sup> M.-Claire Daveluy. Mais, précisément parce que ce volume a été conçu par des Français, à l'intention du monde francophone, on ne saurait trop le recommander au Canada français, qui se doit, plus que jamais, de s'alimenter aux sources françaises dans tous les domaines. En effet, tout comme le Canada anglais ne cesse de s'alimenter aux sources britanniques et américaines pour enrichir ses procédés et méthodes, dans tous les domaines du savoir, il est impérieux que le Canada français apprenne enfin à prendre son bien où il doit, de toute évidence, le prendre, c'est-à-dire en France même. Colonialisme culturel ? Non. Simple mesure de bon sens. Pendant trop longtemps hélas ! le Canada français a cru pouvoir s'épanouir sans le secours des richesses culturelles de la France, qui devraient pourtant lui être aussi naturelles que l'air qu'il respire. C'est précisément à cause de cette aberration, savamment ou parfois naïvement entretenue par toutes sortes d'intérêts contraires à notre développement, qui a fait de nous, pendant trop longtemps, des anémiés culturels, pour ne pas dire des asphyxiés. Heureusement que cette époque semble enfin révolue. Ne serait-ce que pour redonner à notre langue, anglicisée jusqu'à la moelle, son véritable génie, il faut à tout prix, dans tous les domaines, s'alimenter aux sources françaises, quitte à adapter à notre pays ces divers moyens d'enrichissement.

Ainsi, dans le cas de ce volume de méthodologie historique, il est évident que certaines disciplines qui y sont exposées, comme la papyrologie, l'épigraphie grecque et romaine, la sigillographie, la paléographie et la cryptographie, ne sont pas d'application immédiate chez nous. En revanche, ce qu'on y dit de l'archéologie, de l'ethnologie, de la numismatique, de l'onomastique, de la généalogie, voire de l'héraldique (dans le cas du Régime français) est directement applicable chez nous.

Certes, comptons-nous déjà de nombreux érudits qui s'adonnent à ces diverses sciences auxiliaires de l'histoire. Mais, par

suite d'une autre aberration imputable à notre infantilisme culturel, nous avons eu trop longtemps tendance à minimiser, voire à ridiculiser, l'apport de ces chercheurs à la connaissance de notre histoire. Dans le domaine historique, aucune avenue ne doit être négligée, aucune démarche ne doit être considérée comme futile. Comme l'écrit très justement Henri-Irénée Marrou, dans un chapitre très dense, intitulé "Comment comprendre le métier d'historien" (p. 1513) : "La connaissance historique n'est pas seulement l'œuvre de l'historien proprement dit; elle intègre aussi l'apport de toute une série d'équipes d'érudits spécialisés, dont le labeur, d'ambition limitée, mais précis et patient, aura rassemblé, au profit de l'historien, ou du moins lui aura rendu accessible les documents, matériaux de l'histoire à venir, après les avoir reconnus, classés, publiés ou du moins inventoriés, analysés, critiqués, commentés, disposés à pied d'œuvre." Ce livre abonde d'exemples de recherches minutieuses et patientes, notamment dans le domaine de l'épigraphie grecque et romaine, de la papyrologie et de la paléographie médiévale, qui ont permis ensuite aux historiens d'apporter des synthèses nouvelles sur certains points longtemps demeurés obscurs. Aussi, sous prétexte d'afficher une espèce de supériorité de parvenus de la culture, ne faudrait-il pas mépriser chez nous les modestes mais précieuses recherches de nos érudits. Je songe ici, en particulier, à l'équipe de la Société des Dix et aux chercheurs de nos sociétés historiques régionales. Je dirais même qu'il faudrait voir se multiplier ces sociétés historiques régionales, les seules parfois qui sont en mesure d'entreprendre des monographies de paroisses ou d'institutions. Il faudrait aussi, — et je songe ici à l'Amérique pré-colombienne, — voir se multiplier les recherches archéologiques et ethnographiques. Malgré les savants travaux de Marius Barbeau, de Marcel Rioux, de R.-L. Séguin et de Carmen Roy, il reste énormément à faire encore.

C'est toute l'immensité des recherches qui restent à faire chez nous que nous fait entrevoir la lecture de ce volume. Enfin, tout le chapitre d'Henri-Irénée Marrou, dont il a été question plus haut, est à lire, relire et méditer. En voici quelques extraits qui donneront une idée de la haute conception qu'il se fait de la vocation d'historien : "Par l'enquête historique, notre aptitude à comprendre, donc à apprécier, à jouir, notre répertoire, notre pratique quotidienne, notre expérience esthétique se trouvent immensément, démesurément élargis, enrichis (p. 1488)." Quant aux vertus de l'historien, voici ce qu'il en dit : "Les plus grands parmi les historiens que nous connaissons, dont nous possédons et méditons les œuvres, n'ont-ils pas mérité ce titre, à l'égal des plus grands esprits, des plus illustres d'entre

les poètes, les artistes, les savants, les penseurs ? ... Il est bon que l'historien sache qu'il doit viser haut, car l'histoire est au nombre des plus hautes vocations auxquelles puisse se consacrer un homme (pp. 1502-1503).” Enfin, tout historien digne de ce nom doit se doubler d'un écrivain: “L'historien complet ne sera pas seulement un chercheur, mais aussi un écrivain... Il découvrira alors les exigences, les servitudes d'une autre technique, celle, précisément, de l'écrivain... En un mot, le parfait historien se doit d'être aussi un grand écrivain (pp. 1536-1537).” Aussi, l'histoire doit-elle aboutir, en fin de compte, au livre: “... l'historien parfait sera aussi celui, sera surtout celui qui incarnera les résultats les plus précieux de son enquête dans quelque grand et beau livre: l'effort du savant s'accomplit sur le plan de la création artistique... Que cet idéal du métier d'historien, si élevé qu'il paraisse, ne soit pas inaccessible, c'est ce que montre l'exemple, qu'il faudra toujours plus profondément méditer, de nos grands prédécesseurs, qu'ils s'appellent Thucydide ou Tacite, — ou chez les modernes, Gibbon, Ranke ou Fustel (p. 1539).”

Partout où s'enseigne la méthodologie historique au Canada français, il faudrait voir ce volume occuper une place de choix, sinon la première.

JACQUES GOUIN

*Chef adjoint du Bureau  
des Traductions, Ottawa.*